Catherine de Médicis, dédicataire allégorique de la 'Laure d'Avignon' de Vasquin Philieul (1548)

Daniel Maira

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/32653>

DOI : 10.4000/studifrancesi.32653

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 517-526

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Daniel Maira, « Catherine de Médicis, dédicataire allégorique de la 'Laure d'Avignon' de Vasquin Philieul (1548) », *Studi Francesi* [En ligne], 147 (XLX | III) | 2005, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/32653> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.32653>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Catherine de Médicis, dédicataire allégorique de la 'Laure d'Avignon' de Vasquin Philieul (1548)

Catherine de Médicis¹, fille de Laurent II de Médicis et de Madeleine de la Tour d'Auvergne, était duchesse d'Urbain². Florentine par excellence, issue de la famille la plus insigne de la ville et la plus influente sur le plan international, Catherine a grandi pourtant à la cour pontificale, d'abord sous la protection de son grand-oncle Léon X (Jean de Médicis) et ensuite sous celle de son oncle Clément VII (Jules de Médicis). Vers la fin de la deuxième décennie du XVI^e siècle, elle est promise par celui-ci en épouse au fils de François I^{er}, Henri, duc d'Orléans, futur roi de France. Le mariage entre Catherine et Henri est célébré par le pape lui-même à Marseille les 27 et 28 octobre 1533.

L'union royale entre Catherine de Médicis et le futur Henri II évoque, par analogie, un autre couple franco-italien illustre dont tout le monde parlait en cette même période, celui de Pétrarque et de son aimée Laure³. En effet, le cortège royal qui devait se rendre à Marseille pour l'entrevue entre François I^{er} et Clément VII et pour assister à la célébration des noces s'était arrêté d'abord en Avignon du 29 août au 12 septembre 1533 pour, entre autres, se recueillir sur le tombeau de Laure découvert dans la cité des papes au début du mois d'août. Par une sorte de chiasme, Pétrarque, Florentin amoureux d'une Avignonnaise, est actualisé par Henri, futur époux français d'une dame florentine. En contrepartie, la figure de Laure, maîtresse avignonnaise d'un amant florentin, évoque celle de Catherine, épouse florentine d'un jeune Français. La présence du roi et de sa cour en Avignon lors de la cérémonie célébrant cette découverte a pu être considérée, selon F. Simone⁴, comme le sceau d'une promesse faite au pape à propos du mariage imminent entre le duc d'Orléans et la jeune duchesse⁵. Les futurs époux auraient été unis par une cérémonie profane

(1) Pour une biographie de Catherine de Médicis, voir surtout I. CLOULAS, *Catherine de Médicis*, Paris, Fayard, 1979, mais aussi J.-H. MARIÉJOL, *Catherine de Médicis, 1519-1589*, Paris, Tallandier, 1979 et J. ORIEUX, *Catherine de Médicis ou la Reine noire*, Paris, Flammarion, 1986. Pour des ouvrages plus récents, voir J. R. KNECHT, *Catherine de' Medici*, London, Longman, 1998; J. GARRISON, *Catherine de Médicis: l'impossible harmonie*, Paris, Payot, 2002.

(2) Après un bref historique de l'arbre généalogique des Médicis, Jean-Antoine de Baïf rappelle à la reine-mère le mariage de ses parents ainsi que leur mort prématurée dans le poème d'ouverture du *Huitième livre des poèmes* dédié à elle, voir J.-A. DE BAÏF, *Œuvres en rime. Première partie: Neuf Livres des Poèmes*, édition critique avec introduction, variantes et notes sous la direction de J. VIGNES,

avec la collaboration de G. DEMERSON, P. GALAND-HALLYN, A.-P. POUÉY-MOUNOU, Paris, Champion, 2002, t. I, pp. 439-445.

(3) D. MAIRA, *La découverte du tombeau de Laure entre mythe littéraire et diplomatie*, «Revue d'Histoire Littéraire de la France», janvier - mars 2003/1, pp. 3-15.

(4) F. SIMONE, *Italianismo e anti-italianismo nei poeti della Pléiade*, dans *La Pléiade e il Rinascimento italiano*. Atti dei Convegni lincei (Roma, 16 marzo 1976), Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1977, pp. 7-38.

(5) Sur l'arrière-plan politique de ce mariage ainsi que sur les implications politiques de la découverte avignonnaise et de l'entrevue à Marseille entre François I^{er} et Clément VII, voir D. MAIRA, *La découverte du tombeau de Laure entre mythe littéraire et diplomatie*, art. cit., pp. 3-8.

d'ascendance humaniste avant la liturgie religieuse. La découverte du sépulcre⁶ se traduit ainsi par une réincarnation symbolique des protagonistes du roman amoureux sous les traits des représentants royaux, une exception française qui n'a sans doute pas été sans influence sur l'imagination collective et sur la réception du pétrarquisme français, créant un véritable «pétrarquisme imaginaire» d'obédience royale.

Catherine de Médicis a pu être rapprochée de Laure dès 1533, mais c'est surtout en 1548 qu'elle est définitivement mise en rapport avec la dame pétrarquienne lors de la publication à Paris de la traduction partielle des *Rerum Vulgarium Fragmenta* (RVF) sous le titre emblématique de *Laure d'Avignon*⁷. Il est d'ailleurs tout à fait surprenant que le nom de Laure soit choisi comme titre alors que celui-ci ne désigne aucune édition italienne des œuvres en langue vulgaire de Pétrarque⁸. Si cette résolution témoigne de la persistance du mythe avignonnais vers la fin de la quatrième décennie du XVI^e siècle, c'est que l'affaire anodine de l'invention des reliques de Laure renvoie décidément à une perspective moins historique que symbolique, notamment au programme politico-littéraire de la *translatio litterae*⁹. Le choix d'un tel titre illustre en effet la contribution nationale aux RVF, une muse et une matière bien françaises qui ont conditionné l'inspiration poétique et géographique du chef-d'œuvre de Pétrarque¹⁰.

Le «translateur» Vasquin Philieul, originaire de Carpentras, avait onze ans lors de la découverte avignonnaise, un âge lui permettant de garder certainement quelques souvenirs tant de la trouvaille que de l'abouchement marseillais. En tant que chanoine de Notre-Dame des Doms, il devait sans doute connaître la fresque de Simone Martini à l'entrée de la cathédrale représentant, d'après la légende, Laure et Pétrarque sous les traits de sainte Marguerite et de saint Georges¹¹. Le projet réaliste

(6) Sur cet épisode, voir surtout l'étude récapitulative de E. GIUDICI, *Bilancio di una annosa questione. Maurice Scève et la 'scoperta' della 'tomba di Laura'*, dans *Quaderni di Filologia e Lingue romanze. Ricerche svolte nell'Università di Macerata*, Roma, Ed. dell'Ateneo, 1980, vol. II, pp. 3-70; O. MILLET, *Le tombeau de la morte et la voix du poète: la mémoire de Pétrarque en France autour de 1533*, dans *Regards sur le passé dans l'Europe des XVI^e-XVII^e siècles*. Actes du Colloque de Nancy (décembre 1995), organisé par le Groupe de Recherche «XVI^e et XVII^e siècles en Europe» de l'Université Nancy II, Bern, Lang, 1997, pp. 183-195; J. BALSAMO, *Marot et les origines du pétrarquisme français (1530-1540)*, dans *Clément Marot 'Prince des poètes français' 1496-1996*, Actes du colloque international de Cahors en Quercy, 1996, Paris, Champion, 1997, pp. 323-337; T. HUNKELER, *Le vif du sens. Corps et poésie selon Maurice Scève*, Genève, Droz, 2003, pp. 27-64.

(7) *Laure d'Avignon. Au nom et adieu de la Royne Catharine de Medicis Roynne de France. Extraict du poete Florentin François Petrarque: et mis en françoys par Vasquin Philieul de Carpentras*. – Paris, J. Gazeau, 1548. Reproduction en fac-similé; Paris, Actes Sud – Papiers, 1987. Nous citons le texte d'après cette édition.

(8) Il suffit de consulter le *Catalogue of the Petrarch Collection*, bequeathed by W. FISKE, London, Oxford, 1916 ainsi que le volume plus récent de K. LEY, *Die Drucke von Petrarca's 'Rime' 1470-2000: synoptische Bibliographie der Editionen und Kommentare, Bibliotheksnachweise*, in *Zusam-*

menarbeit mit C. Mundt-Espin und C. Krauss, Hildesheim, Olms, 2002.

La traduction partielle de Marot affiche également le prénom de 'Laure' dans le titre: *Six Sonnets de Petrarque sur la mort de sa dame Laure, traduitz d'italien en François par Clement Marot* – Paris, G. Corrozet, s.d. [1539].

(9) Sur l'alliance entre la *translatio studii* et la *translatio imperii*, voir R. REGOSIN, *Rewriting Babel: History, Cultural Memory, and the Ruse of Metaphor in Du Bellay's «Deffence et illustration de la langue française»*, dans *A French Forum*, Mélanges de littérature française offerts à R. C. et V. A. La Charité, Paris, Klincksieck, 2000, pp. 211-228.

(10) Sur la *mythopoiesis* de Laure en France, voir notre article 'Laure d'Avignon', *literarische und politische Mythenbildung einer Muse in der französischen Renaissance*, dans *Nel libro di Laura. Petrarca's Liebesgedichte in der Renaissance*, Hrsg. L. COLLARILE und D. MAIRA, Basel, Schwabe Verlag, 2004, pp. 67-89.

(11) Voir E. DUPERRAY, *L'éveil du mythe au XVI^e s. Culte des reliques, culte des lieux*, dans Id., *L'or des mots. Lecture de Pétrarque et du mythe littéraire de Vaucluse des origines à l'orée du XX^e s. Histoire du pétrarquisme en France*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997, pp. 159-178, notamment p. 166. Une copie de la fresque détruite en 1828 est reproduite dans *L'opera completa di Simone Martini*, presentazione di G. CONTINI, apparati critici e filologici di M. C. GOZZOLI, Milano, Rizzoli, 1970, p. 102, n° 41.

est à la base de sa traduction; celle-ci se caractérise par des rubriques qui introduisent les poèmes et les inscrivent dans un contexte historico-géographique en relation avec Avignon et le Vaucluse. Sa *Laure* établit une continuité tangible entre le passé et le présent et souligne par conséquent les enjeux nationaux des RVF¹². Si l'on songe aux quatre sonnets «babyloniens» où le Florentin condamne âprement la corruption de la papauté, force est de croire que la traduction de Vasquin Philieul se propose de réhabiliter l'image morale de sa ville par le bais d'un temple littéraire élevé à la gloire et à la mémoire de Laure, l'ancêtre la plus éminente et la plus vertueuse – du reste contemporaine de la captivité avignonnaise – de la cité des papes¹³.

La configuration typographique du titre du volume, en trois culs-de-lampe¹⁴, traduit les enjeux politico-littéraires du pétrarquisme français à travers la disposition des personnalités qui y sont évoquées. L'éditeur ou le prote met en relief les deux noms que le public devra retenir. Tout d'abord, celui de «LAURE D'A / VIGNON.»: le nom de celle-ci, qui occupe les deux premières lignes du cul-de-lampe, domine sur la première page au moyen du corps volumineux des lettres majuscules. En second lieu, le nom de la reine, imprimé en lettres capitales romaines, ressort à l'intérieur du deuxième groupement de quatre lignes en caractères italiques minuscules: «AU NOM ET AD- / veu de la Royne CATHARINE / DE MEDICIS Royne de / France.» La première ligne, en majuscules romaines, fait pourtant exception en raison de son analogie typographique avec les premières lignes des autres culs-de-lampe et non pas par une valorisation lexicale. Les noms de Laure et de son héritière royale sont mis en parallèle et suggèrent en même temps un lien de filiation idéale. Le dernier groupe, de quatre lignes avec un corps toujours plus petit par rapport à ceux qui le précédaient, est également, à l'exception de la première ligne, en lettres italiques minuscules. Il regroupe les noms de l'auteur et de son «traducteur» sans pour autant les faire ressortir par des lettres capitales, comme cela avait été le cas pour le nom de la reine. Le titre présente ainsi la disposition typographique suivante:

LAVRE D'A- VIGNON.

AU NOM ET AD-
veu de la Royne CATHARINE
DE MEDICIS *Royne de*
France.

(12) Sur la traduction de V. Philieul, voir G. BELLATI, *Il primo traduttore del «Canzoniere» petrarchesco: Vasquin Philieul*, «Aevum», LIX, 1985, pp. 371-398; Y. BELLENGER, *Note sur «Laure d'Avignon» de Vasquin Philieul*, «Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance», LX/1, 1998, pp. 69-76 et LX/2, p. 433.

(13) En 1555, dans la préface au troisième livre de la *Laure d'Avignon*, Vasquin Philieul profite de l'évocation de Laure pour faire l'éloge de sa ville d'origine: «Ta dame [Laure] avoit un port grave & mignon, / Aussi pour vray elle estoit d'Avignon, / Des villes ville, & cité des cités, / Ou tes doulx chants estoient veus & vantés.» (*Toutes les œuvres*

vulgaires de Francoys Petrarque. Contenant quatre Livres de M. D. Laure d'Avignon sa maistrresse Vasquin Philieul de Carpentras Docteur es Droictz. Avecques briefz Sommaires ou Argumens requis pour plus facile intelligence du tout – Avignon, Barthélemy Bonhomme, 1555, p. 295).

(14) Le cul-de-lampe, terme technique de l'art typographique, définit, entre autres, «une composition typographique en forme de triangle [avec la pointe renversée vers le bas], de losange, d'ovale» (C. GALANTARIS, *Manuel de bibliophilie. Dictionnaire suivi d'observations sur la bibliographie et d'une bibliographie sélective*, Paris, Editions des Cendres, 1998, p. 71).

EXTRAICT DU POETE FLO-

*rentin François Petrarque: Et mis en
François par Vaisquin Philieul
de Carpentras.*

D'après la configuration typographique du titre, le traducteur de Carpentras se présente comme l'héritier de Pétrarque, celui qui contribue à sa francisation, alors que la «Royne de France» réactualise, en l'incarnant et en la symbolisant, la figure de Laure: Catherine est à Laure ce que Philieul est à Pétrarque. Cette traduction met en scène, entre autres, non pas le dernier acte du pétrarquisme, mais la scène finale de l'exhumation du corps de Laure, son couronnement royal. La francisation des *RVF* passe cette fois-ci non pas par la figure du poète-amant François en la personne de François I^{er}¹⁵, mais par l'héritière moderne de l'aimée, la reine Catherine, jadis Florentine, désormais naturalisée Française. Si E. Dolet présentait celle-ci en 1540 comme «Madame la comtesse de Boulongne niepce dudict pape Clement»¹⁶, évoquant encore son origine franco-italienne, en 1548, après le sacre de l'année précédente, elle est désormais créée «Royne CATHARINE DE MEDICIS Royne de France».

Le doux équilibre typographique de la disposition onomastique (Laure: Catherine = Pétrarque : V. Philieul; 2 femmes : 2 hommes) est en réalité un jeu de leurres car les données toponymiques, qui accompagnent leurs noms, révèlent que Pétrarque, le «Florentin», se dispose difficilement parmi les rangs français majoritaires formés par une Avignonnaise, un Carpentrassien et une reine de France (rapport 1 : 3). Bref, tout est dans cette page de titre et dans ce volume à l'enseigne du rayonnement des lettres françaises et du prestige culturel de la monarchie.

Le programme de politique culturelle promu par François I^{er} consiste en un transfert des Muses d'un pays à l'autre, de l'Italie à la France. Ce programme ressort également de l'épître dédicatoire en vers de Vasquin Philieul, placée en ouverture du volume (f. 2r^o - f. 4v^o) et adressée à l'attention de la nouvelle souveraine:

De tout mon cueur, Royne, qui n'as esgale,
Prix & appuy de la fleur lisiale,
J'ay tousjours eu espoir & volonté
M'offrir devant ta haulte majesté (vv. 1-4)

Dans cette épître, Vasquin Philieul insiste pourtant sur l'origine florentine de sa dédicataire, en dépit des informations données dans la page de titre:

Car tout ainsy qu'as ta cité fleurie
Quitte pour France avoir en seigneurie: (vv. 21-22)

Ce rappel biographique permet au traducteur d'insister davantage sur l'image du transfert ainsi que sur le rapprochement inévitable avec un autre Florentin, «veu qu'en ce faict il suyt ton [Catherine de Médicis] exemplaire» (v. 20):

Aussy Petrarque aura nouveau renom
Quand il sera François dessoubz ton nom. (vv. 23-24)

Le déplacement géographique de la reine sert en réalité de prétexte figuré au

(15) Voir notre article *La découverte du tombeau de Laure...*, art. cit.

(16) E. DOLET, *Les Gestes de François de Valois* – Lyon, Dolet, 1540, p. 65.

discours de la *translatio litterae*. La métamorphose de Catherine de Médicis, d'une fleur indéterminée («citée fleurie», v. 21) à une fleur précise («fleur lisiale», v. 2)¹⁷, notamment de Florence au royaume de France, préfigure et légitime la traduction des œuvres en langue vulgaire de Pétrarque du florentin en français. Contrairement à une progression historique du temps, c'est à Pétrarque, pris au sens métonymique de *Il Petrarca*, de suivre les empreintes de la reine et de se mettre à son abri, ce qui confère à celle-ci une responsabilité essentielle en tant que figure de référence et de propagation du pétrarquisme en France. Philieul ne choisit pas la protection d'une concitoyenne, mais d'une personnalité dont la biographie – une Italienne naturalisée Française – assure et préfigure la réussite de son entreprise:

O vous François, francz et divins espritz
 Pensez vous point, en lisant tant d'escrptz,
 Que cela soit prognostication,
 Signifiant des cieulx l'intention,
 De veoir ainsi par un clement destin
 Ioinct au François l'ancien florentin?
 Que si chacun d'iceulx faict que tout tremble,
 que feront ilz les deux unis ensemble? (vv. 27-34).

Ces vers expriment, par ailleurs, la participation prophétique d'un souffle divin au projet de la traduction («Signifiant des cieulx l'intention», v. 30), comme si celle-ci est l'incarnation du Verbe, la matérialisation d'une destinée annoncée. Dans l'épithète de l'expression «clement destin», au vers 31, on reconnaît le rappel à Clément VII, représentant à la fois du pouvoir divin en tant qu'héritier du trône de saint Pierre et responsable, malgré lui, du transfert du pétrarquisme par le mariage mystique de Catherine avec la France¹⁸.

Dans la même dédicace, au moment où V. Philieul fait le panégyrique de la maison des Médicis, le traducteur insiste sur le rôle d'initiateurs des lettrés florentins qui ont su montrer, par leur génie littéraire («l'écriture», v. 81), le «vray chemin» à suivre à tous ceux qui sommeillaient dans l'ignorance:

Et mesmement à la celeste ligne
 De Medicis, qui par vertu insigne
 Pieça ont faict ce monde icy guerir
 D'un grief sommeil, dont il alloit perir.
 Mais eulx voians que nature enclinée

(17) Il s'agit en réalité du lys de Florence: le fait que Philieul évoque Florence sans renvoyer explicitement à l'espèce de la fleur, pourtant notoire, fait ressortir davantage le lys des Capétiens. Rappelons que pour célébrer la consolidation politique entre Florence et la France, Léonard de Vinci avait construit un lion «automatique» pour l'entrée du roi à Lyon et à Florence en 1515, réutilisé à Argenton en 1517. Le *marzocco*, lion symbole de Florence, avance vers le roi et au moment où il se trouve en face de lui, sa poitrine s'ouvre pour faire sortir beaucoup de lys et de fleurs de différentes sortes. La fleur de lys, qui réunit une double symbolique, a été employée comme substance des cérémonies magnifiant les rapports franco-florentins. Sur cet épisode, voir E. SOLMI, *Documenti inediti sulla dimora di Leonardo da Vinci in Francia nel 1517 e 1518*, «Archivio Storico Lombardo», XXXI, 1904,

pp. 389-410.

(18) Ronsard évoque les aïeuls pontificaux de la reinedans une ode de 1550 adressée à Catherine: «Et là, reluisent aussi / Tes deus grands Papes, qui ores / Du ciel où ils sont, encores / Te favorisent ici», P. DE RONSARD, *Œuvres complètes I, Odes et Bocage de 1550 précédés des premières poésies 1547-1549*, éd. P. Laumonier, Paris, S.T.F.M., 1931, t. I, p. 68, vv. 46-49. Sur l'image littéraire de Catherine de Médicis dans l'œuvre du Vendômois, voir N. ARONSON, *Catherine de Médicis dans l'œuvre de Ronsard*, «Bulletin de la Société des professeurs français en Amérique», 1970, pp. 57-72; P. DE CAPITANI, *Ronsard e Caterina de' Medici*, dans *Ronsard e l'Italia. Ronsard in Italia*. Atti del 1° Convegno del Gruppo di studio sul Cinquecento francese (Gargnano, 16-18 ottobre 1986), Fasano, Schena, 1988, pp. 151-166.

A tout malheur, estoit ia destournée
 Du vray chemin monstre en l'escripture,
 Dautant qu'à eulx touchoit icelle cure,
 Eurent engiens, qui à son entier rendre
 La sceurent tost, et à tous faire entendre. (vv. 75-84)

Lors des discours apologétiques adressés à la maison des Valois, le traducteur évoque l'étendue territoriale et le prestige intellectuel de la France au moyen d'une image qui traduit le déplacement spatial d'un empire à l'autre. Dans un monde instable et en perpétuel mouvement, la France atteint finalement le sommet et dépasse ses adversaires tout en récupérant leur héritage, de même que, avant elle, les Assyriens et les Romains avaient pris le relais respectivement des Chaldaïques et des Grecs:

Car qui voudra droictelement estimer
 Comment la France ha d'une en aultre mer
 Toute l'Europe en brief temps & espace
 Mise en sa main (dont sera l'oultrapasse
 HENRY deuxiesme) & les dons precieux,
 Qu'elle ha receus aultres fois des haultz cieulx:
 Armes, vertu, Auriflamme, & amys
 Miracleux pour chasser ennemys:
 Et qu'au iourd'huy ses beaulx espritz veillans
 Aprez Pallas sont tousiours travaillans,
 Je croy que n'est nation, qui dire ose,
 l'excelle en biens: que France ne s'oppose.
 Et puy qu'ainsy est que ce monde errant
 De monarchie en aultre va courant,
 Comme il ha faict de Chaldaïque main
 A l'Assyrienne, & du Grec au Romain:
 Et que bon heur est le plus maintenu
 Iusques à tant qu'au sommet soit venu,
 Tel bien par ordre est deu au sang François. (vv. 37-55)

Ce schéma historiographique transcendant, selon lequel à la succession des quatre monarchies est opposée une dernière couronne, reprend de près la théologie de l'histoire exposée dans les livres du prophète Daniel (Daniel, 2, 39-44; 7, 1-14 et 8, 22-27)¹⁹ où le royaume de Dieu prend définitivement le relais des empires babylonien, mède-persan, grec et séleucide²⁰. Philieul applique un système religieux au monde de la politique, ce qui confère à la France, par la comparaison avec le royaume de Dieu, une suprématie intellectuelle, politique et spirituelle à la fois.

La tirade dithyrambique de ces «beaulx espritz veillans [lettrés français]/ apres Pallas sont tousiours travaillans» (vv. 45/6) précise que la *translatio litterae*, en 1548, est le fait d'une élaboration non encore achevée («tousiours travaillans») de l'héritage du génie toscan. Cette succession est symbolisée par la *translatio* de Catherine de Médicis d'une maison à l'autre. Par analogie, la traduction inachevée de Philieul – qui «joint au François l'ancien florentin» (v. 32) – ne prétend pas dépasser la vertu du texte original, mais elle s'en approche considérablement grâce à l'héritage du *flatus florentin*.

(19) *La Bible*, traduction de L.-I. LEMAÎTRE DE SACY. Préface et textes de d'introduction établis par P. SELLIER, Paris, Robert Laffont, 1990, pp. 1111-1112, pp. 1121-1122 et p. 1124.

(20) Pour une étude sur la mythologie et l'idéologie mystique nationales, voir C. G. DUBOIS, *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle. Le développement littéraire d'un mythe nationaliste*, Paris, Vrin, 1972.

Le traducteur invoque enfin la protection de Catherine de Médicis, unique «fleur» incarnant à la fois les valeurs françaises et florentines, par un parallélisme qui rappelle François I^{er}, le «Père des Lettres»:

Parquoi, O dame, ensuyvant tes encestres,
Donne faveur aux conseillieres lettres,
Si tu cognois grands biens en advenir,
Si faict Royal est les entretenir. (vv. 111-114)

Le choix de ce protectorat royal ne se comprend pas par une stratégie promotionnelle qui consiste à dédier sa traduction à l'un des mécènes les plus importants du royaume ou en accolant à Catherine de Médicis le titre de «Mère des Lettres» qui fut jadis celui de son beau-père²¹. En réalité, en ces mêmes années, de nombreux poètes préfèrent dédier leurs ouvrages poétiques à Marguerite de France, sœur de Henri II et belle-sœur de Catherine: c'est elle, en véritable protectrice des poètes, qui est rapprochée de la déesse de l'érudition. Les vers 45-46 de l'épître dédicatoire, «ses beaulx espritz veillans / apres Pallas sont tousjours travaillans»²², pourraient y faire allusion.

L'assimilation de la princesse à Pallas est employée pour la première fois par F. Habert dans sa *Nouvelle Pallas* parue à Lyon chez Jean de Tournes en 1545. L. Alamanni dédie ses épigrammes de 1546 à Marguerite de France et non pas à Catherine de Médicis, dont il fut cependant le maître d'hôtel à partir de 1544²³. Il est vrai aussi que dans la même année, l'exilé florentin dédie à la dauphine un volume intitulé *Coltivazione di Luigi Alamanni al christianissimo re Francesco Primo* (Paris, Robert Estienne, 1546), mais le choix de ce dédicataire est plutôt le fait d'un hommage conforme à son nouvel office car l'auteur avait songé à l'origine à dédier ce volume à François I^{er}, ce qui est attesté dans la page de titre. Par conséquent, les mérites intellectuels de Catherine de Médicis diminuent, elle n'incarne qu'une figure interposée entre le poète et le roi, chargée de présenter le livre imprimé à son véritable destinataire. La dédicace de la *Coltivazione* fait allusion, par ailleurs, à Marguerite de France à laquelle est légué le titre de protectrice des lettres:

Ho tanta fede nel celeste valor, dottrina e benignità della vostra cognata realissima madama Margherita, che come da aguta conoscitrice e pia difenditrice di tutti i poeti, e di qualunque altro che cerchi d'illustrar il presente suo secolo con gli scritti, mi sarà per sua opera da voi due, e da tutto il mondo pienamente impetrato²⁴.

En tout cas, le fait de choisir Catherine comme dédicataire a une signification

(21) Ronsard, dans l'ode «A la Roïne», ne mentionne pas les intérêts littéraires de la souveraine, mais sa passion manifeste pour l'astrologie: «Quelle Dame a la pratique / De tant de mathématique, / Et quelle Roïne entent mieux / Du grand monde la peinture, / Les chemins de la nature, / Ou la musique des cieus?» (P. DE RONSARD, *Œuvres complètes I*, éd. cit., p. 69, vv. 67-72). De même, c'est «A Catherine de Medicis Roïne Mere du Roy» que Baif dédie *Le Premier des Meteores* (Paris, R. Estienne, 1567), son poème scientifique inspiré du *Meteorum liber* de G. Pontano, voir J.-A. DE BAIF, *Œuvres en rime*, éd. cit., pp. 109-110 et pp. 537-541.

(22) Sur cette figure, voir R. PEYRE, *Une princesse de la Renaissance: Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie*, Paris, E. Paul, 1902;

W. STEPHENS, *Margaret of France, duchess of Savoy, 1523-1574*, London, J. Lane, 1912; ainsi que les études éclairantes consacrées à Marguerite de France dans *Culture et pouvoir au temps de l'Humanisme et de la Renaissance*. Actes du Congrès Marguerite de Savoie (Annecy, Chambéry, Turin 29 avril – 4 mai 1974), publiés par L. TERREAUX, Genève/Paris, Slatkine/Champion, 1978.

(23) À propos des rapports cordiaux entre Luigi Alamanni et Catherine de Médicis, voir H. HAUVERTE, *Un exilé Florentin à la cour de France au XVI^e siècle. Luigi Alamanni (1495-1556). Sa vie et son œuvre*, Paris, Hachette, 1903, pp. 134-138.

(24) L. ALAMANNI, *Versi e prose*, éd. P. Raffaelli, Florence, Le Monnier, 1859, t. II, p. 472.

précise, au-delà du degré de parenté avec certains membres de la famille royale²⁵ ou du nouvel office d'Alamanni. Sa fonction d'intermédiaire est assurée par le fait qu'une œuvre «in toscana lingua»²⁶ se doit d'être présentée à sa majesté «dalla chiarissima mano di Vostra Eccellenza, essendo ella dell'istessa patria nata la più grande, e più illustre donna, ed in più eccelsa parte collocata, non solo che nella nostra Etruria, ma in tutta Italia per altro secol fusse già mai»²⁷. Nous retrouvons les mêmes propos – mais en avance de deux années – que ceux exprimés dans l'épître dédicatoire de V. Philieul: Catherine en tant que figure emblématique du transfert poétique et du lien intellectuel entre l'Italie et la France, un pont imaginaire permettant la diffusion d'une œuvre d'un pays à l'autre (*Laure d'Avignon*) ou la liaison entre l'auteur et son lecteur privilégié (*Cultivation*).

Jacques Peletier du Mans dédie ses *Œuvres poétiques*, parues à Paris chez Vasco-san en 1547, à «Madame Marguerite, Seur unique du Roy»; plusieurs pièces du même recueil lui sont également adressées²⁸. Le même volume contient une épigramme intitulée «De la Royne de France, parlant a l'Italie»: cette pièce met en scène un appel de Catherine de Médicis à son pays natal afin que celui-ci se décide à mettre une fin aux oscillations de ses stratégies diplomatiques et à s'allier définitivement avec la France. La petite Italienne, personnification du lien naturel entre les deux pays, s'élève du rang de médiateur politique du fait qu'en elle, et en une seule personne, convergent deux nationalités avec continuité et sans contradictions:

Par ton moyen, est heureuse & joyeuse
France, qui a Royne de toy extraitte:
Mais si tu es dessus ell'envieuse
Pour devers soy ta fille avoir distraitte,
Contente toy d'un offre qu'on te traite:
Pren la pour Royne, & avec nous t'allie,
Affin que soit de France & d'Italie
Un seul Royaume, une Royne, & un Roy:
Et que ce neu étroitemment la lie,
Pour demeurer presente avecques toy²⁹.

J. Peletier du Mans, en s'adressant à la reine, lui attribue une place décisive moins dans le débat intellectuel que dans les négociations politiques. Au lendemain de son couronnement, Catherine de Médicis hérite «idéalement» de François I^{er} la charge délicate de confidente des Florentins insatisfaits du gouvernement de Côme I^{er} de Médicis: Luigi Alamanni, en tant qu'exilé et maître d'hôtel de la reine, voit également en elle la figure symbolique incarnant les aspirations politiques de la France plutôt qu'une figure appelée à assurer la promotion littéraire du pays³⁰.

(25) Dans les salutations finales de la même dédicace, Alamanni envoie ses vœux à François I^{er}, au Dauphin Henri et à Marguerite de France à travers Catherine: «E con questa speranza baciando riverentemente la illustrissima mano di Vostra Eccellenza, prego Dio che le doni lunghissima e beata vita, insieme col suo famoso Re, col serenissimo suo sposo, con la nobilissima, e virtuosissima madama Margherita, ...», voir L. ALAMANNI, *Versi e prose*, éd. cit., pp. 472-3.

(26) *Ibid.*, p. 471.

(27) *Ibid.*, p. 472.

(28) J. PELETIER DU MANS, *Les œuvres poétiques* (reproduction photographique), avec introduction et notes par M. FRANÇON, Rochecorbon, Editions

Charles Gay, 1958.

(29) *Ibid.*, f. Mi v^o, vv. 6-7 (p. 278).

(30) Sur les ambitions politiques françaises fondées sur le mariage entre Henri II et Catherine de Médicis, voir également l'*Avantentrée du Roi Tres-chrestien a Paris*, œuvre parue à Paris chez G. Corrozet en 1549 (P. DE RONSARD, *Œuvres complètes I*, éd. cit., pp. 17-23, notamment vv. 22-24: «C'est celle là [Catherine] qui l'espoir nous redonne / De voir bien tost le beau lis de rechef / Dans l'Italie encor dresser le chef.») ainsi que la troisième et dernière strophe de l'ode «A la Royne» parue dans les *Odes* de 1550 (*Œuvres complètes I*, éd. cit., pp. 69-71, vv. 73-108).

Le fait que Philieul ait donc choisi Catherine de Médicis en tant que dédicataire de sa *Laure d'Avignon* s'explique – au-delà de la même origine géographique de Catherine et de Pétrarque – par l'idée sous-jacente d'un programme de politique culturelle qui a commencé dans les années trente et que lui, en qualité de traducteur, reprend et poursuit avec fidélité dans la décennie suivante: la personnification de la *translatio* des RVF comme métaphore de l'instrumentalisation politico-culturelle du pétrarquisme, la prétention d'une contribution française aux RVF par une Avignonnaise, la légitimité de l'héritage du pétrarquisme amoureux, et par conséquent, la défense de la poésie française au lendemain des premières imitations et traductions des RVF.

La place de Catherine de Médicis dans le débat culturel autour de 1547 est pourtant assez faible. Son apport n'est pas de l'ordre d'une participation active en qualité de mécène ou de commanditaire de nouvelles créations poétiques. Sa personne fait l'objet d'une exploitation en tant qu'allégorie d'une controverse actuelle à la fois sur le plan politique et sur le plan culturel vu que sa figure résume parfaitement les propriétés idéologiques du débat par ses données biographiques. Dans une dédicace – le lieu par excellence, à l'intérieur de l'espace matériel du livre, où l'on se met à l'abri de son mécène –, on serait tenté d'y trouver essentiellement une Catherine commanditaire ou protectrice de la traduction de Philieul, mais il en n'est rien, exception faite du titre, *Laure d'Avignon. Au nom et adveu de la royne Catharine De Medicis*. Si l'on ne dédicait pas une œuvre sans l'accord du dédicataire, il est d'autant plus vraisemblable de croire que Philieul, qui ne révèle pas si sa traduction a été voulue par la princesse elle-même, a choisi *a posteriori* une destinataire et a trouvé en Catherine la dédicataire idéale, voire la seule dédicataire plausible³¹. Il n'est en effet pas à exclure que Philieul avait songé d'abord à dédier sa traduction à François I^{er}, c'est du moins ce que suggère un distique qui fait allusion au roi par un jeu de mots homophonique: «Aussy Petrarque aura nouveau renom / Quand il sera François dessoubz ton nom» (vv. 23-24). C'est en tout cas dans l'espace liminaire, et en particulier dans les dédicaces et dans les préfaces, que se matérialisent l'imaginaire culturel et l'idéologie poétique de l'auteur et que se réalisent les stratégies interprétatives de l'œuvre.

La présence de Catherine de Médicis dans les pièces liminaires des recueils poétiques autour de 1547 se justifie essentiellement par ses titres de noblesse ou par sa fonction de pérenniser le lignage³², donc par deux représentations topiques de toute reine. Mais c'est surtout par la valeur de son *curriculum*, d'Italienne naturalisée Française, qu'elle assume une mission et une image inédites et caractéristiques de sa *persona* dans les textes poétiques de cette période. Plusieurs référents symboliques participent à son profil, à la fois d'ordre politique (allégorie des prérogatives politi-

(31) Sur le jeu homophonique «François – Français», voir l'étude indispensable de A.-M. LECOQ, *François I^{er} imaginaire: symbolique et politique à l'aube de la Renaissance*, préface de M. FUMAROLI, Paris, Macula, 1987.

(32) Voir la dédicace de la *Colitivatione* de Luigi Alamanni adressée à Catherine de Médicis: «prego Dio che le doni lunghissima e beata vita, insieme [...] con la sua felice e real crescente prole, si come essa desidera e merita senza fine» (L. ALAMANNI, *Versi e prose*, éd. cit., pp. 472-3). Dans le «Chant poétique présenté au Roy le premier jour de l'an pour estretnes» de Hugues Salel, écrit vers 1549-50, Catherine de Médicis est appelée «l'honneur de l'Italie / Vostre compaigne et espouse prospere», contrairement à la sœur du roi, «la Marguerite et la

perle de pris / Vraye Minerve, idée de prudence» (H. SALEL, *Œuvres poétiques complètes*, éd. H. H. KALWIES, Genève, Droz, «Textes Littéraires Français», 348», 1987, pp. 165-174). Voir aussi les odes de Ronsard adressées à la Florentine où il en vante la fécondité («Et n'as-tu pas aussi, en lieu d'une Junon, / La royne ton espouse en beaux enfans fertile?»), P. DE RONSARD, *Œuvres complètes VIII. Les Hymnes de 1555. Le second livre des Hymnes de 1556*, éd. Laumonier, Paris, S.T.F.M., 1935, p. 30, vv. 478-479) et où il compare la reine à Cybèle, la mère des Dieux («Une autre Mere nouvelle, / Une autre Mere Cybelle», P. DE RONSARD, *Œuvres complètes VII. Les odes de 1555. Les continuations des Amours 1555-1556*, éd. P. Laumonier, Paris, S.T.F.M., 1934, pp. 35-36, vv. 13-14).

ques françaises sur l'Italie) et culturel (allégorie de la *translatio litterae*): Catherine de Médicis incarne incontestablement le rôle de «translatrice» des aspirations poétiques et des ambitions politiques de la France.

Les étapes de la vie agitée de Catherine de Médicis ont scandé ainsi, malgré elle, les phases historiques du pétrarquisme français: le projet de mariage coïncide avec les débuts du pétrarquisme amoureux, son mariage avec la découverte du tombeau de Laure, la naissance tant souhaitée de son premier-né en 1544 avec la publication du premier «canzoniere» – la *Délie* de Maurice Scève – également tant attendu, son couronnement avec la publication de la première traduction des *Rerum vulgarium fragmenta* dédiée à elle, et enfin sa mort, en 1589, avec la fin de la vogue néo-pétrarquiste.

DANIEL MAIRA